

Compte rendu

Ouvrage recensé :

TILLIETTE, Xavier, *Le Christ des philosophes. Du Maître de sagesse au divin Témoin*

par Jean-Louis Vieillard-Baron

Laval théologique et philosophique, vol. 51, n° 1, 1995, p. 210-212.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/400907ar>

DOI: 10.7202/400907ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Il est intéressant de constater une différence importante entre les contributions des chercheurs allemands et celles des francophones : ces dernières ont une approche plutôt extrinsèque, alors que les premières font une lecture immanente, qui témoigne d'une connaissance intime de l'ensemble des écrits de Troeltsch. On a là deux étapes différentes de la réception, dues évidemment à des motifs culturels, linguistiques et historiques. Cela ne nuit nullement à la qualité de l'ouvrage, qui constituera un outil fort important pour toute appropriation future de l'oeuvre à laquelle il est consacré.

Lucien PELLETIER
Université de Sudbury

Xavier TILLIETTE, **Le Christ des philosophes. Du Maître de sagesse au divin Témoin.** Namur, Culture et Vérité, série « Ouvertures », 491 pages.

Après avoir publié *La christologie idéaliste* (Paris, Desclée, 1986), *Le Christ de la philosophie* (Paris, Les Éditions du Cerf, 1990), admirable exposé systématique de la christologie philosophique, et enfin une profonde méditation philosophique appuyée sur les plus beaux textes philosophiques, *La semaine sainte des philosophes* (Paris, Desclée, 1992) – ouvrage qui pourrait nous aider à déterminer ce qu'est exactement la prière du philosophe –, le R.P. Tilliette publie le texte qui fut à l'origine des autres, sous le titre du *Christ des philosophes*, qui renvoie à une suite de monographies plus (Hegel, Nietzsche, Blondel) ou moins (Malebranche, Bergson, Nabert, etc.) développées, et souvent accompagnées de précieuses notes bibliographiques. L'origine de ce livre libre et vivant est une série de cours, dont il garde la trace malgré les remaniements et compléments. Les photocopiés des cours de l'Institut Catholique de Paris avaient déjà donné lieu à une traduction italienne (*Filosofi davanti a Cristo*, Brescia, Editrice Queriniana). Il eût été regrettable que le public français, hormis les quelques heureux possesseurs des photocopiés, fût privé d'un ouvrage aussi riche d'informations et aussi pénétrant. Il ne fait pas double emploi avec les autres livres précédemment parus, par les multiples aperçus rencontrés au fil des lectures, et par les suggestions nombreuses non retenues dans les ouvrages plus composés. Ici l'ordre est simplement chronologique, et nous trouvons le meilleur de ce que peut donner une méthode historique très sûre, sur un sujet aussi rarement traité.

La christologie philosophique n'est pas tant ici la philosophie qui conduit au Christ et au christianisme ; elle est bien davantage l'interpellation de la philosophie par le Christ. C'est en quelque sorte l'intervention du Christ, ou la provocation par le Christ, chez les philosophes de Nicolas de Cuse à Paul Ricoeur.

Il faut d'abord noter que ce grand texte est d'une lecture roborative, absolument non conformiste, rabattant un peu les enthousiasmes excessifs (par exemple pour la « christologie transcendante » de Karl Rahner), et dévoilant des richesses méconnues (Dostoïevski, Jules Lequier, Romano Guardini ou Jean Nabert). Les préférences et les réticences personnelles du R.P. Xavier Tilliette sont exposées sans détour ; elles contribuent à faire l'intérêt du livre qui n'est pas dénué d'humour. Nous voyons Bergson « entre le potage et le raisin » se mettre « à exposer la nouveauté radicale du Sermon sur la Montagne » (p. 355). Rappelant plus loin qu'Ernst Bloch s'est fait exclure du parti communiste, l'auteur souligne qu'il a finalement gagné au change, puisqu'« il est devenu pour maints théologiens protestants et catholiques un directeur spirituel et un Père de l'Église (laïque) » (p. 402), car ces pauvres théologiens ont admis, à la suite de Bloch, que « seul un athée peut être un bon chrétien, seul un bon chrétien peut être un athée. Une sentence qui, hélas, a fait mouche. L'idée est désastreuse et même délétère » (p. 409). Il est bon de dire de tels propos ; car il est vrai

que le jour où les théologiens (ce qui n'est pas le cas de Karl Rahner, jugé « bien protégé » par une solide théologie, p. 164) n'auront plus pour maîtres à penser que Feuerbach, Nietzsche et Bloch, il faudra bien que les philosophes, s'ils sont chrétiens, et sans prétention à l'autorité dogmatique, lisent et commentent, en termes actuels, saint Augustin, Maître Eckhart, saint Thomas, ou Malebranche, pour ne citer que les plus grands. Si la tâche du théologien est d'étudier avec délice l'athéisme sous ses formes virulentes, le philosophe a les meilleures raisons d'étudier de près la Bible et la théologie, non pas en dilettante, mais pour pouvoir se prononcer d'une façon sérieuse sur le problème de l'homme et de Dieu.

Le livre s'intitule *Le Christ des philosophes*, et l'on pourrait se demander ce qui le distingue du *Christ de la philosophie*. Or il apparaît clairement que le second répond à un problème systématique, alors que le premier met en scène les « philosophes », non seulement leurs écrits philosophiques, mais leurs personnes. Ainsi, quand Xavier Tilliette rapporte le propos de Bergson à Jacques Chevalier : « Je ne crois pas que la nature humaine soit transformable : le fond, même chez les intellectuels, en est l'envie. Mais cette nature le christianisme l'a incurvée [...] » (p. 356-357), il souligne par cette citation le caractère incertain de la compréhension bergsonienne du Christ comme avènement de l'*homme nouveau*. Mais ces propos ne sauraient être compris autrement que comme une approche personnelle du problème du Christ, et non comme une thèse philosophique de Bergson. Car ce dernier a pris grand soin de dire qu'il ne mettait dans ses livres que ce dont il était absolument sûr, et qu'il en écartait systématiquement tout ce qui relevait, non seulement de ses opinions personnelles, mais encore de ses recherches en cours. Cette précaution prise, il reste que la méthode historique du père Tilliette est utile et révélatrice, comme celle du regretté Henri Gouhier : les philosophes sont des hommes, et leurs écrits intimes et leurs propos éclairent leurs oeuvres. Les propos pessimistes de Bergson sur l'envie au coeur des hommes doivent permettre de comprendre que sa conception optimiste de l'homme et du monde n'est pas une affirmation simple et monolithique.

L'un des points forts du livre est de rejeter toute confusion entre la *Philosophia Christi*, autrement dit la philosophie inquisite de la personne du Christ, et l'athéisme prenant la figure tragique de la « mort de Dieu ». Nietzsche ne saurait faire figure de prophète d'une théologie négative ou d'une soif inextinguible de Dieu¹. Son athéisme déchiré doit être pris au sérieux, et ses fulgurances doivent être étudiées avec esprit critique et *cum grano salis*. De la même façon, Xavier Tilliette montre fortement l'absence du Christ chez Heidegger. Et il s'oppose à une interprétation qui réduirait le sacrifice du Christ et le fait que « Dieu même est mort » à un athéisme spéculatif ; les belles pages sur Hegel montrent l'inverse, à savoir que, par sa mort, le Christ opère la désappropriation (*Entäußerung*) absolue ; et c'est par cette épreuve de la nuit totale qu'il accède à l'universalité de l'Homme-Dieu présent dans la communauté. Bien sûr les textes d'Iéna et, peut-être même la *Phénoménologie de l'Esprit* ont une tendance gnostique, et certaines expressions de Hegel donnent à penser que, sur la Croix, c'est seulement l'homme dans le Christ qui est mort pour que sa divinité triomphe².

Sur la christologie transcendantale de Rahner, il importe de bien voir qu'elle est une démarche philosophique dans la mesure où elle pose cette question des conditions de possibilité du Christ comme objet de l'expérience humaine. Ce n'est en rien une réduction du Christ aux dimensions d'une humanité *capax Christi*, mais la difficulté philosophique reste le passage du transcendantal à la réalité de l'événement christique même. Rahner soutient que cet événement est pensable, et que c'est seulement son surgissement historique qui relève de la contingence absolue, « imprévisible

1. On peut voyager sur ce point aux pages nuancées sur le Christ nietzschéen de Michel HAAR, *Nietzsche et la métaphysique*, Paris, Gallimard (« Tel »), 1993.

2. Voir *La semaine sainte des philosophes*, p. 71-83 ; *La christologie idéaliste*, p. 156-162.

et incalculable » (p. 163). Les difficultés du rationalisme ne sont pas levées, si ce n'est par une théologie strictement fondée sur la Révélation. Il me semble en tout cas que la problématique transcendantale est incompatible avec la perspective hégélienne, qui renonce, au nom de la raison, au rationalisme logiciant de Kant, et voit l'Incarnation du Christ comme un défi à l'entendement, fondateur de la raison, et justifiant la philosophie comme théologie spéculative. Le Témoignage peut stimuler la raison, sans être anticipé ni « précompris » par elle. N'est-il pas essentiel à la raison de se laisser surprendre, et d'être déraillée de ses cadres préétablis ? Au demeurant, il y a beaucoup à tirer philosophiquement du fait que « – la christologie est anthropologie transcendante ; – l'anthropologie est christologie déficiente » (p. 162), car il y a là tout un programme de recherche, encore mal exploré.

On ne saurait rendre compte de tous les auteurs dont traite un livre aussi riche ; il y a le « Jésus des professeurs », celui d'Auguste Comte avec son esprit dérangé (p. 177-178), celui de Strauss, qui « mythise bien plus que Bultmann ne démythise (p. 179), celui de Renan qui « sent le patchouli » (p. 184) ; il y a le Jésus flamboyant des Russes mystiques ou visionnaires, Soloviev, Dostoïevski, Rozanov, Berdiaeff. Mais la sympathie de l'auteur va plus encore à des méconnus comme Rosmini (du moins en France), comme Romano Guardini (du moins des philosophes) ; elle se précise même davantage quand il s'agit du « Christ cosmique » du père Teilhard de Chardin, dont la justesse théologique et la portée philosophique et religieuse unit Xavier Tilliette à l'oeuvre de Maurice Blondel. Ce penseur, dont la thèse sur *L'action* (1893) fut un événement³, a puisé dans la dévotion chrétienne l'inspiration de son panchristisme philosophique. Sans que sa philosophie cherche à être édifiante – tendance que Hegel critiquait à juste titre – elle présuppose la prière du croyant ; mais la prière se fait parfois philosophique, d'après les *Carnets intimes*, heureusement publiés. La conception du Christ Médiateur oriente la philosophie vers le surnaturel, et la réflexion christologique s'oriente vers une philosophie eucharistique, et vers le problème de la conscience humano-divine du Christ. Le cheminement philosophique de Blondel part du mystère du Christ, présent comme Dieu dans l'Eucharistie ; la question est dès lors de rejoindre le Jésus de l'histoire et de comprendre la conscience du Christ en sa réalité humano-divine, sans faire de l'humanité de Jésus un simple déguisement du Christ cosmique, éternel médiateur. C'est que le Christ est « l'universel stigmatisé des souffrances humaines » (cité p. 346).

Après avoir, très heureusement, signalé les incursions de Ricoeur dans la christologie par le biais de la symbolique du Sauveur et de la Poétique de la liberté, Xavier Tilliette conclut en soulignant l'importance historique de la christologie des philosophes, sa richesse, sa diversité et son actualité, en rendant hommage aux efforts lumineux d'Emilio Brito et de Hans Urs von Balthazar. Il est donc certain, au terme de la lecture de ce livre que : « Le Christ n'est pas l'apanage des théologiens, il intéresse prodigieusement la philosophie : ce n'est pas cela qui est la surprise, c'est bien plutôt que les critiques et les historiens s'en soient si peu aperçus » (p. 470).

Jean-Louis VIEILLARD-BARON
Université de Poitiers

Joseph Stephen O'LEARY, **La vérité chrétienne à l'âge du pluralisme religieux**. Coll. « Cogitatio fidei », n° 181. Paris, Cerf, 1994, 330 pages.

Les questions théologiques que soulève le pluralisme religieux sont redoutables. Le problème de la vérité constitue certainement l'un des sujets les plus difficiles, mais aussi l'enjeu fondamental

3. Le centenaire en a été dignement célébré par un colloque à Aix-en-Provence, publié récemment : *L'action. Une dialectique du salut*, textes rassemblés par M.J. COUTAGNE, Paris, Beauchesne (« Bibliothèque des Archives de Philosophie »), 1994.